

Emotion : la colère

La colère comme conséquence de subir et vivre une injustice.

Claudine de Lyon (extrait)

Marie-Hélène Helgerson (1984)

L'histoire se passe à la fin du XIXème siècle, chez les canuts. Les canuts étaient les artisans qui tissaient la soie, à Lyon.

Claudine ce matin est bien lasse. Comme c'est monotone de tisser des mètres et des mètres de soie bleue unie par jour ! Les métiers marchent en même temps. Le soir, Mme Boichon rentre de l'usine, elle reprend le travail de sa fille, pendant deux ou trois heures, sous la lumière de la lampe à pétrole. A côté de Claudine et de Mr Boichon, il y a Toni, l'apprenti, un jeune homme de dix-huit ans. Il vit avec la famille et dort dans une souspente aménagée dans la cuisine. Lui aussi connaît le rythme de la maison : travail, travail, travail. Mr Boichon ne lui parle pas beaucoup, seulement pour lui donner des ordres ou des directives.

« Claudine, tu feras réchauffer la farine jaune pour midi, dit Mme Boichon, s'il n'y en a pas assez, rajoute de l'eau. Envoie tes frères chercher du pain et des gratons. Et, pour ce soir, épluche des choux ».

Claudine guette un signe de sa mère. Pas même un au revoir. Toujours recevoir des ordres et les exécuter. Claudine pense : « Pourquoi travailler autant ? Pourquoi dans cette maison personne ne se parle vraiment ? Tout le monde ne pense qu'au travail. Est-ce qu'il faudra que je vive comme Maman, avec un homme qui ne me parlera pas et que je n'aimerai plus ? »

Et le silence de l'atelier, avec les petits frères qui somnolent encore sur les matelas, devient si pesant que Claudine a besoin d'entendre sa propre voix et s'écrie :

- Qu'est-ce que je deviendrai en grandissant ?

Mr Boichon, surpris par la voix de sa fille, répond en ronchonnant :

- Tu iras à l'usine, comme ta mère.

De nouveau un silence.

Claudine ne tisse plus. Elle met la tête dans ses mains. Puis elle saute en bas de la banquette, vient se placer devant son père et dit en se redressant :

- Non, j'irai pas à l'usine. J'irai en classe. J'apprendrai beaucoup de choses. dans le quartier, il y a des enfants qui vont en classe. Noémie y va. Pourquoi pas moi ?

Mr Boichon fixe Claudine et lui envoie une gifle.

Claudine baisse la tête, grimpe à nouveau sur la banquette. Soudain, elle est prise d'une toux violente qui secoue son corps. Elle se lève et se retourne vers son père :

- Maman à l'air toute vieille. Elle est triste, on la paye mal. Elle ne s'amuse jamais. Moi, je ne veux pas vivre comme ça.

Emotion : la colère

La colère comme conséquence de se sentir exclu.

Fauvette est en colère

Michel Van Zeveren, album, 2000

C'est la plus douce, la plus adorable, la plus gentille. Elle a les cheveux couleur fauve. Ses amis l'appellent Fauvette. Fauvette aime les fleurs. Tous les matins, elle les arrose. Parfois, elle leur parle. Les fleurs ça se voit, elles aiment bien ça. Avant qu'elles ne se fanent, Fauvette les cueille, les fait sécher et en fait des robes, de belles robes de fleurs et de feuilles. Oui, Fauvette est la plus gentille et la plus coquette aussi. Tous les matins, elle retrouve Plume, Tocan et Bilboquet, ce sont ses meilleurs amis. Ils sont avec elle du matin au soir. Entre eux, il n'y a pas de secret.

Mais, il faut croire que ce matin est différent car, sitôt le dos tourné, Fauvette les entend chuchoter.

« Qu'est-ce que vous chuchotez, là-haut ?

Chuchoter ? Nous ? Non, non ... Chanter, siffler, piailler... Oui ! Mais pas chuchoter ! Non. Il fait beau, les petits oiseaux chantent... Nous aussi ! Il fait beau, non ? ajoute Bilboquet.

Plume et Tocan trouvent ça marrant et tout à coup, éclatent de rire.

Fauvette s'énerve. Elle s'énerve tellement que ses cheveux se dressent un à un sur sa tête jusqu'à ce qu'ils soient tous en l'air. Elle a beau les tirer vers le bas, rien ne réussit à les mettre à plat.

Maintenant, Plume, Tocan et Bilboquet ont vraiment une raison de rire...

Ensuite, tout va très vite, c'est l'escalade.

Plume, Tocan et Bilboquet s'envolent et chantent : Fauvette est en colère ! Fauvette est en colère !

Fauvette se sent blessée. Elle aussi veut faire mal, encore plus mal ! Vite, quelque chose, n'importe quoi, un objet, un morceau de bois. Ah ! Voilà ! Elle se lance à la poursuite de Plume, Tocan et Bilboquet qui se trouvent maintenant dans son jardin de fleurs. Plume, Tocan et Bilboquet virevoltent et font des cabrioles. Ils évitent les coups et s'amusent comme des petits fous : Fauvette est en colère ! Fauvette est en colère ! Sans s'en apercevoir, Fauvette piétine, casse et écrase ses fleurs.

Plume, Tocan et Bilboquet se rendent compte qu'ils sont allés trop loin et s'éloignent avant qu'il ne soit trop tard. Mais Fauvette n'entend plus rien. Elle voit rouge, vert. Fauvette est en colère.

Bien vite, tout est détruit. Quand elle s'en aperçoit, elle est si triste qu'elle leur dit de partir et de ne plus jamais revenir.

Elle s'enferme chez elle, s'endort pour oublier, pour s'oublier. Fauvette dort longtemps. Sa robe prend les couleurs de l'automne. Elle dort encore.

Quand elle se réveille enfin, elle se coiffe soigneusement et sort. Dehors, il fait beau, l'air est frais. Elle referme la porte et, surprise, elle voit de grandes plumes et un petit mot. Ce sont les plumes que Plume, Tocan et Bilboquet lui ont laissées, avant de partir, pour se faire pardonner.

Fauvette ne perd pas de temps. Elle a bien vite fini sa nouvelle robe. Elle la trouve magnifique.

Pourtant, Fauvette se sent triste, triste et seule.

Tout à coup, elle entend du bruit ! Du bruit dans les feuilles, Fauvette n'est pas seule. Elle se lève, s'approche doucement, et, d'un coup, écarte les feuilles.

Plume, Tocan et Bilboquet sont là ! Ils se font tout petits et ne bougent pas d'une plume, de peur que Fauvette ne se remette en colère.

Mais Fauvette est tellement contente de les voir, contente qu'ils ne soient pas partis, qu'elle a déjà tout pardonné, tout oublié.

Emotion : la colère

La colère comme conséquence de ne pas pouvoir se défendre pour Martin et de subir un affront chez le fauconnier.

Le faucon déniché (extrait)

Jean-Côme Noguès

L'histoire se passe au moyen Age. A cette époque, seul un seigneur a le droit d'avoir des faucons, des oiseaux de proie que l'on dresse pour chasser. Martin, un jeune garçon, aurait donc dû rapporter au château celui qu'il a trouvé.

Martin écarta les ronces, il escalada les pierres croulantes et s'arrêta enfin.

Un homme se tenait immobile, près du sureau. Le garçon, malgré la nuit maintenant close, ne put douter de son malheur. Il venait de reconnaître le fauconnier du château.

« Je t'attendais, j'ai découvert ton audace, dit-il. Comme cela ! Par hasard. Un hasard que j'ai aidé d'ailleurs, car rien n'échappe à ma vigilance. J'aime me promener dans la campagne. On y découvre des choses qu'un fauconnier doit savoir s'il veut rester à la hauteur de sa tâche. »

Il prenait son temps. Il tenait enfin le croquant indocile et il ne dédaignait pas de savourer cette situation dans laquelle il était le plus fort.

« Ne compte pas sur mon indulgence, je n'en aurai pas. Depuis quand les serfs dénichent-ils les faucons ? » Martin, d'abord, demeura sans voix. Sa surprise avait été trop grande et sa frayeur aussi.

Sur son poing levé, l'oiseau avait l'immobilité du bronze.

« Tu sais qu'ils appartiennent au seigneur, reprit le fauconnier, et tu sais aussi comment on punit ceux qui osent désobéir.

- Je ne l'ai pas déniché. Je voulais seulement le voir....

- Le voir ?

- Oui, le voir. Il est tombé du nid. Je l'ai ramassé dans les herbes. Je ne pouvais pas le rapporter au nid, les parents étaient furieux.

- Ce n'est pas au nid qu'il fallait le rapporter, c'était au château. »

L'enfant compris qu'il n'arriverait pas à le convaincre.

« Je vous prie, maître fauconnier, laissez-le moi celui-ci ! Je vous retrouverai d'autres oiseaux, mais laissez-moi celui-ci !

- De quel droit auras-tu ce privilège ? Tous les faucons sont nécessaires aux chasses du seigneur.

- Mais celui-ci ne sait pas chasser ! Il n'a jamais été dressé pour cela.

- Il le sera.

- Il le sera ?

- Oui

- Jamais !

Une colère froide s'était emparée de Martin, une rage démesurée d'enfant privé de son bien. A quoi bon expliquer, se justifier, puisque la partie était perdue d'avance ?

Il serra l'oiseau contre sa poitrine et, de sa main nue, il arracha trois rémiges d'une aile.

« Il ne volera plus, cria-t-il aussi fort qu'il put. Il ne servira pas ! »

D'un mouvement de tout son corps, il ouvrit les bras. L'oiseau, lancé dans l'air, déploya ses ailes, mais, désorienté par un déséquilibre inattendu, il alla se poser sur le sureau.

« Tu ...tu as osé ! » Gémit le fauconnier d'une voix rauque. Il ne trouvait pas les mots pour dire son indignation. La colère l'étouffait. Tout s'était déroulé avec une telle rapidité qu'il n'avait pu intervenir à temps.

Martin s'enfuit. Il escalada l'amas de pierres qui obstruait le passage. S'il gagnait le sentier, il était sauvé.

Emotion : la colère

La colère comme conséquence d'avoir été trahi, piégé.

Le vol des poissons (d'après le Roman de Renart)

Paul François

Le Roman de Renart, texte écrit au 12^{ème} et 13^{ème} siècle par plusieurs auteurs différents, raconte les aventures de Renart, le rusé.

Il s'appelait Goupil avant que nos vieux conteurs l'aient baptisé Renart. Ses mauvais tours amusaient les bonnes gens d'autrefois. Ils nous amuseront bien encore....

Tenez ! Le voilà ! Vagabondant le nez au vent, le ventre creux, pendant que sa renarde et ses petits bâillent de faim à la maison. Quel froid ! tout est gelé, couvert de neige : rien à chasser, rien à manger... Trottant, flairant, quêtant, il arrive au bord d'un chemin quand un roulement lui fait dresser l'oreille. Attention ! Qui vient là ? Le vent lui apporte, avec le bruit lointain d'une voiture, une exquise odeur de poisson. Aucun doute, c'est la charrette des poissonniers qui vont vendre leur chargement à la ville. Des poissons ! Des anguilles ! Renart en bave d'envie. Il jure d'en avoir sa part. Il se couche en travers du chemin, raidit ses pattes, ferme les yeux, retient son souffle, fait le mort. Les marchands arrivent.

- Regarde ! Devant...là, en travers du chemin, on dirait un blaireau ! fait le grand.
- Oh ! Ce serait pas plutôt un goupil crevé ? Allons voir ! dit le petit, en tirant sur les rênes.

Ils sautent à terre, s'approchent, retournent Renart de droite et de gauche, le pincent et le soupèsent.

- Il est crevé, dit le petit.
- La belle fourrure, ça vaut de l'argent ! dit le grand.
- Emportons-le !

Les hommes jettent la bête sur leurs paniers et youp ! Hue ! se remettent en route, s'exclamant et riant de l'aubaine. Le cheval trotte, les roues grincent, les poissonniers chantent à tue-tête. Renart, lui, travaille des mâchoires sans perdre un instant. Hap ! Hap ! Il engloutit vingt harengs sans respirer. Hap ! hap ! Hap ! Il s'attaque aux lamproies, aux soles. Il avale, se régale et dévore tant qu'à la fin, il n'en peut plus. Pourtant, il plonge encore la tête dans un panier, et retire... trois colliers d'anguilles grasses, qu'il enfile et harnache solidement autour de son cou. Et tandis que la charrette cahote et brinquebale, Renart saute sur la route, prend le large et crie aux marchands :

- Les anguilles sont à moi ! Gardez le reste, bonnes gens !

Ah ! Quelle surprise ! Quelle colère ! Les deux hommes hurlent, jurent et se disputent. Renart s'en moque, il disparaît dans un taillis, le voilà loin. Bien malin qui trouverait le chemin de sa tanière. Il se glisse à travers bois et arrive chez lui tout harnaché d'anguilles. Pensez si Renarde et renardeaux lui font la fête ! Les petits lui lèchent les pattes, jappent et cabriolent.

Emotions : la colère, la joie

La colère comme conséquence de l'échec personnel.

La joie comme conséquence de la réussite puis de la découverte à partir d'expérience sensible, en lien avec la nature.

Victor, l'enfant sauvage (Extrait)

Texte de Marie-Hélène Delval, 1992

Il y a deux cents ans, dans une forêt de Sud de la France, une femme découvre une bête bizarre, qui grogne et se cache. Des chasseurs parviennent à la capturer. Stupeur : c'est un enfant ! Un enfant abandonné qui a grandi seul dans les bois sans jamais apprendre ni à parler ni à s'habiller. Averti par les journaux, un jeune médecin adopte l'enfant et tente de l'éduquer.

Chapitre 4. Des leçons difficiles

Le docteur Itard fait travailler Victor plusieurs heures par jour avec des morceaux de carton découpés. Il lui apprend les formes et les couleurs. Avec des objets, il lui fait faire toutes sortes de jeux pour exercer sa mémoire. Un matin, le docteur déclare à Madame Guérin : « Victor fait beaucoup de progrès. Je vais essayer de lui apprendre à lire et à écrire. Comme ça, même s'il ne réussit jamais à parler, il pourra s'exprimer mieux qu'avec des gestes ». Le docteur Itard invente donc un nouvel exercice. Il prend une clé, une plume, un peigne, un livre, un marteau. Il les accroche à une planche et il écrit sur des cartons le nom de chaque objet. Victor comprend très vite qu'il faut accrocher chaque carton sous le bon objet. Le docteur est content. « C'est bien Victor ! Nous allons faire quelque chose de plus difficile ». Le docteur va mettre les objets dans une autre chambre. Puis, il montre à Victor un mot sur un carton, par exemple PEIGNE, et Victor doit aller chercher l'objet. D'abord, il a beaucoup de mal. Il ne sait pas vraiment lire. Il essaie seulement de se souvenir du dessin des lettres. Il oublie le nom de l'objet demandé. Alors, il revient et, en faisant des gestes, il demande au docteur de lui montrer encore une fois l'écriteau. Peu à peu, il réussit à se souvenir. Itard est fier de son élève : « Vous avez vu, Madame Guérin ? Victor a de plus en plus de mémoire ! »

Madame Guérin embrasse l'enfant : « C'est bien, mon petit. Tu as assez travaillé. Viens goûter ». Mais soudain, le docteur Itard regarde Victor d'un air soucieux. « Je me demande s'il a bien compris. Quand je lui montre le mot PEIGNE, il va chercher le peigne, mais a-t-il compris que le mot PEIGNE est le nom de l'objet ? A-t-il compris que les lettres forment des mots et que les mots ont un sens ? »

Le lendemain, le docteur Itard fait une autre expérience. Il ferme à clé la chambre où il a mis les objets. Puis, il montre à Victor le carton LIVRE. Tout joyeux, Victor se précipite pour aller chercher le livre qu'il connaît. Quand, il voit la porte fermée, il est très malheureux. Le docteur fait semblant d'être étonné. Il va à la porte, il la secoue, il dit : « Mais qu'est-ce qu'elle a cette porte ? Elle est fermée ! Alors, il montre encore à Victor le carton LIVRE et lui fait signe de chercher dans la pièce autour de lui. Il y a des livres sur une table et sur les étagères. Mais Victor ne comprend pas. Il veut aller chercher le seul livre qui sert d'habitude à l'exercice. Il ne regarde même pas les autres livres. Le docteur Itard se sent découragé. Il se met à crier : « Je perds mon temps avec toi, pauvre petit idiot ! On aurait mieux fait de te laisser dans ta forêt ou de t'enfermer avec les fous pour le reste de ta misérable vie ! » Victor regarde le docteur. Il n'a sans doute pas compris les mots, mais il a compris le ton. Son menton se met à trembler et ses yeux se remplissent de larmes. La colère du docteur s'arrête aussitôt. Il serre le garçon dans ses bras. « Pardon, Victor ! C'est ma faute. C'est moi qui suis un imbécile. Je m'y suis mal pris. Tu ne pouvais pas comprendre ! »

Quand Victor est consolé, le docteur prend plusieurs livres sur une étagère. Parmi ces livres, il y en a un qui ressemble tout à fait à celui qui sert d'habitude à l'exercice.

D'un seul coup, le visage de Victor s'illumine. Il saisit le livre et le montre d'un air triomphant.

A partir de ce jour, tout va mieux. Victor comprend que le mot LIVRE désigne tous les livres, et pas un seul.

Victor ne sait toujours pas parler. Mais il a compris que les choses ont des noms et que les mots qu'on lit ou qu'on écrit veulent dire quelque chose.

Les saisons passent. Victor a presque l'air d'un enfant comme les autres. Un matin d'hiver, il se réveille et court à la fenêtre. La neige est tombée pendant la nuit. Alors, pieds nus, en chemise, Victor se précipite dans le jardin. Il se roule dans la neige comme un petit chien joyeux et il en met plein sa bouche en riant aux éclats.

Emotion : la colère

La colère comme conséquence du non-respect de règles.

La partie de cartes

Marcel Pagnol, Marius, 1929

La scène se passe dans le café de César, sur le port de Marseille. Quatre amis jouent à la manille, un jeu de cartes.

Scène 1 : Escartefigue, Panisse, César, Mr Brun, Le chauffeur

Quand le rideau se lève, Escartefigue regarde son jeu intensément et perplexe, se gratte la tête. Tous attendent sa décision.

Panisse, impatient - Et, bien, quoi ? C'est à toi !

Escartefigue – je le sais bien. Mais, j'hésite....

Il se gratte la tête. Un client de la terrasse frappe sur la table de marbre.

César, au chauffeur – Hé, l'extra ! On frappe !

Le chauffeur- Voilà ! Voilà !

Il saisit un plateau vide, jette une serviette sur son épaule et s'élanche vers la terrasse.

César à Escartefigue- Tu ne vas pas hésiter jusqu'à demain !

Mr Brun- Allons, capitaine, nous vous attendons !

Escartefigue se décide soudain. Il prend une carte, lève le bras pour la jeter sur le tapis, puis, brusquement, il la remet dans son jeu.

Escartefigue- C'est que la chose est importante ! (à César) Ils ont trente-deux et nous, combien avons-nous ?

César jette un coup d'œil sur les jetons en os qui sont près de lui, sur le tapis.

César- Trente

Mr Brun, *sarcastique* – Nous allons en trente- quatre.

Panisse – C'est ce coup-ci que la partie se gagne ou se perd.

Escartefigue – C'est pour cela que je me demande si Panisse coupe à cœur.

César – Si tu avais surveillé le jeu, tu le saurais.

Panisse, *outré* – Et bien, dis-donc, ne vous gênez plus ! Montre-lui ton jeu puisque tu y es !

César – Je ne lui montre pas mon jeu. Je ne lui ai donné aucun renseignement.

Mr Brun - En tout cas, nous jouons à la muette, il est défendu de se parler.

Panisse – Et si c'était une partie de championnat, tu serais déjà disqualifié.

César, *froid* – J'en ai vu souvent des championnats. J'en ai vu plus de dix. Je n'y ai jamais vu de figure comme la tienne.

Panisse – Toi, tu es perdu. Les injures de ton agonie ne peuvent pas toucher ton vainqueur.

César – Tu es beau. Tu ressembles à la statue de Victor Gelu.

Ecartefigue, pensif – Oui, et je me demande toujours s’il coupe à cœur.

A la dérobée, César fait un signe qu’Ecartefigue ne voit pas, mais Panisse l’a surpris.

Panisse, furieux – Et je te pris de ne pas lui faire de signes.

César – Moi, je lui fais des signes? Je bats la mesure.

Panisse – Tu ne dois regarder qu’une seule chose : ton jeu. (à escartefigue) Et toi aussi.

César – Bon *Il baisse les yeux vers les cartes.*

Panisse à Ecartefigue – Si tu continues à faire des grimaces, je fous les cartes en l’air et je rentre chez moi.

Mr Brun – Ne vous fâchez pas Panisse. Ils sont cuits.

Ecartefigue – Moi, je connais très bien le jeu de la manille et je n’hésiterais pas une seconde si j’avais la certitude que Panisse coupe à cœur.

Panisse – je t’ai déjà dit qu’on ne doit pas parler, même pour dire bonjour à un ami.

Ecartefigue – je ne dis bonjour à personne. Je réfléchis.

Panisse - Et bien, réfléchis en silence.... Et ils se font encore des signes ! Mr Brun, surveillez Ecartefigue. Moi, je surveille César.

César, à Panisse – Tu te rends compte comme c’est humiliant ce que tu fais là ? Tu me surveille comme un tricheur. Réellement, ce n’est pas bien de ta part. Non, ce n’est pas bien.

Panisse, presque ému – Allons César, je t’ai fait de la peine ?

César – Quand tu me parles sur ce ton, quand tu me surveille comme si j’étais un scélérat, eh bien, tu me fends le cœur.

Panisse – Allons, César.

César – oui, tu me fends le cœur. Pas vrai. Ecartefigue ? Il nous fend le cœur.

Ecartefigue, ravi – Très bien !

Il jette une carte sur le tapis. Panisse la regarde, regarde César, puis se lève brusquement, plein de fureur.

Panisse – Est-ce que tu me prends pour un imbécile ? Tu as dit « Il nous fend le cœur », pour lui faire comprendre que je coupe à cœur. Et alors, il joue cœur, parbleu !

César -

Panisse lui jette les cartes à la figure - Tiens, les voilà tes cartes, tricheur, hypocrite ! Je ne suis pas plus bête que toi, tu sais. Il ne faut pas me prendre pour un autre ! Je suis maître Panisse et tu n’es pas assez fin pour m’avoir !

Il sort violemment en criant « Tu me fends le cœur » !

« Car n'est-ce pas, j'ai le cafard, vous vous en doutez, et je désespère de le chasser. Il y a de quoi, et ce n'est pas aujourd'hui qu'il passera ; la perspective de retourner ce soir dans le vieux secteur du bois carré, et de reprendre la vie souterraine, nocturne et marécageuse n'étant pas pour le dissiper.

Voilà six mois bientôt que ça dure, six mois, une demi-année qu'on traîne entre vie et mort, jour et nuit, cette misérable existence qui n'a plus rien d'humain ; six mois, et il n'y a encore rien de fait, aucun espoir ; six mois qu'on a quitté le fort, et l'on est un peu moins avancé qu'au lendemain du Châtelet. Tout est à recommencer. Tout cela n'a été qu'un prélude, nous n'en sommes donc encore qu'au prologue de la tragédie dont le premier acte commencera au printemps. Alors, les canons seront prêts et dans l'arène lamentable des tranchées, la boucherie néronienne reprendra plus sanglante que jamais, et pareils aux esclaves antiques, on ne nous tirera de nos cachots que pour nous jeter en pâture aux monstres d'acier. Et ce sera au retour du printemps, au renouveau de la terre. Et pourquoi tout ce massacre ? Est-ce la peine de faire attendre la mort si longtemps à tant de milliers de malheureux, après les avoir privés de la vie pendant des mois. »